

Liaison

Liaison
La revue des arts | Acadie | Ontario | Ouest

Roman

François Paré

Mon Toronto
Number 63, September 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42479ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paré, F. (1991). Review of [Roman]. *Liaison*,(63), 45–45.

Gérald Tougas, **La mauvaise foi**, Montréal, Québec/Amérique, 1990, 266 pages.

Prix du Gouverneur général en 1990, **La mauvaise foi** est, à mon sens, le roman le plus intéressant qui soit apparu à l'horizon des Plaines depuis une quinzaine d'années. Il est vrai que Tougas habite depuis longtemps le Québec et que, d'ailleurs, la jaquette du livre nous confirme ce choix conscient « pour la liberté du beau verbe sans complément de sa devise ». Mais le roman raconte tout de même l'histoire d'un retour au pays natal, après des années d'absence, de sorte que l'essentiel a pour cadre l'enfance du narrateur à Saint-Rémi dans la plaine manitobaine.

Dans le transcontinental qui le ramène vers son enfance, entre Capreol et Nakina, Marcel fait la rencontre d'une Montréalaise excentrique, anglo-francophone bilingue et confuse, qui évoque pour lui toute l'ambiguïté culturelle, tout le mépris d'une certaine classe de francophones assimilés, à l'égard des aspirations de la société canadienne-française. En réalité, cette femme est pour Marcel l'image de sa sœur Irène dont le corps gonflé a finalement été retiré des eaux du petit Ruisseau Rouge, trouvé par Marcel lui-même, son frère Renoir et les autres enfants qui jouaient aux alentours. Le roman glisse alors vers l'évocation de l'existence tourmentée d'Irène, jeune femme partagée comme un butin entre les hommes du village, maîtresse d'école bien sage à ses heures et objet de violences tourmentées à d'autres.

Mais avant ces passages, nous avons droit à de superbes moments en compagnie de Marcel et de Christine, qu'il vient de rencontrer dans le train. Christine, la séductrice,

est bilingue, le signe pour Marcel d'une terrible et profonde aliénation. En fait, elle est diglossique. Elle ne sait plus quelle langue parler, commençant à tout bout de champs une phrase en français pour aussitôt la terminer en anglais, affreusement inconsciente de son aliénation et de son inintelligibilité. Mais Marcel, lui, la comprend. Il la comprend très bien. Car cette pauvreté spirituelle, teintée d'arrogance, c'est celle de son enfance francophone au Manitoba, à laquelle il a toujours désespérément voulu échapper.

« La maison de Christine. Des arbres énormes plus que centenaires en arceau par dessus, une femme idéale comme dans un picture book, you know, pas une espèce de... [...] Elle obtient à douze ans le prix de composition française de l'Association de la Survivance et survivant si bien que même en anglais aucune trace d'accent ne la dénonce, nobody can detect, non ce n'est pas ce que je veux dire, personne ne sait, je veux dire que ce n'est pas ma langue, you know... » (page 22).

On ne sait guère, au détour, de quelle langue il s'agit, de sorte que Christine, à l'image de plus en plus claire d'Irène, la plus « cute » de la classe, a fini aussi par être la plus « fuckée », dans tous les sens du mot.

Pour Marcel, Irène a pris au cours des années un air de sainteté. Mais l'écriture s'acharne, elle, à retracer l'incontournable vérité. Car Irène était prête à se vendre, corps et âme, pour plaire, pour se revaloriser, pour acquérir une identité dont elle avait toujours été privée. Avec ses nombreux amants et son incapacité à maintenir les apparences sociales, elle est devenue pour tous un dangereux embarras. C'est

cela que Marcel revit maintenant, par l'écriture, en détails scabreux : l'errance d'Irène, son errance à lui aussi, la violence qui lui a été faite et son terrible désespoir.

L'écriture de Gérald Tougas est souvent prégnante. Comme chez Gilbert La Rocque — la ressemblance est-elle fortuite entre la noyade des **Masques** et celle d'Irène dans la ruisseau Rouge? —, la phrase envoûte par l'accumulation de métaphores à bout de souffle, comme si l'écriture était un combat acharné pour l'émergence du sens. La première partie du roman et, à la toute fin, la découverte du corps de la noyée dans la rivière en crue sont à ce titre des textes d'une superbe qualité.

L'ensemble du roman, lui, est inégal. Il y a des dérapages. L'ironie de Tougas, très mordante, vient parfois à contre courant de l'ampleur majestueuse des phrases. Quelque inutile commentaire ironique ou quelque prétentieuse intervention d'auteur nous font parfois décrocher. Ailleurs, nous avons l'impression de lire une succession de pastiches de Gabrielle Roy, de Gilbert La Rocque, de Ringuet, de Marie-Claire Blais, de Louis Hémon, entre autres.

Cependant, **La mauvaise foi** est, sans nul doute, une œuvre importante. Elle laisse entrevoir une richesse d'écriture qui permettra à son auteur d'exprimer, avec toutes les nuances de l'entre-deux, à la fois l'ironie et la passion qui l'animent.

François Paré

Gérald Tougas
La mauvaise foi



Photo : Pierre Doré